

L'ARMÉE MAROCAINE A TRAVERS LES AGES

La jeune armée royale, forte d'une trentaine de milliers d'hommes, est un des premiers fruits de l'indépendance retrouvée. Grâce à l'idéalisme transcendant et sage de leur chef suprême, S.M. Mohammed V, aux hautes vertus qu'il a su leur insuffler ; grâce aussi au dynamisme pondéré de leur jeune Chef d'état-major, le Prince Héritier Moulay El Hassan, les Forces Armées Royales seront, à l'image de la glorieuse armée ismaélienne, le garant le plus sûr de l'indépendance et de l'intégrité nationales, un des artisans dévoués du Maroc Nouveau et l'Espoir de demain.

Comme pour les autres aspects de la civilisation, l'armée marocaine a connu des « hauts et des bas ». Grâce à une armée de volontaires berbères, « le gouvernement du Maghreb appartient en entier » à Idriss I. Les armées de son fils Idriss II « devinrent puissantes et nombreuses. Il ne disposait pourtant que de 500 cavaliers arabes, venus d'Ifrqiya et d'Espagne ». (Zahrat el-As, pp. 37-38). Sous les Almoravides, un millier d'hommes, entraînés à la vie militaire, constituaient de véritables moines armés. En 1086, une puissante armée occupa une partie de l'Andalousie où Ibn Tachfine laissa à la disposition d'El Motamid une garnison forte de 3.000 Berbères. Une sorte de milice chrétienne se trouvait à Fès, vers l'an 1145, commandée par Reverter. Pour la première fois, le 1er Almoravide¹ passa en revue ses troupes à Tlemcen, en 538 h. (Al Holal, p. 108) et en Andalousie, lors de son premier passage (Moojib, p.77).

En 1159, l'armée Almohade, célèbre par sa puissance et sa discipline, impressionna toutes les populations d'Afrique du Nord dont elle occupa une grande partie. La victoire de la flotte d'Abdelmoumin, en 1160, marque la fin de la domination normande en Afrique.

Les tribus Hilaliennes, transportées d'Ifrqiya au Maghreb, constituèrent, bientôt, le djish des Almohades ; elles devaient le service militaire, en échange de la dispense du kharadj et d'autres avantages en nature. Ce qui n'empêcha pas l'existence, jusqu'au XIV^e siècle, de milices chrétiennes à Marrakech.

¹ D'après l'auteur du Qirtâs, l'armée, comportait en 454, sous le règne du premier Almoravide, 100.000 cavaliers dont les Sanhaja, Les Djezoula, les Masmoudiens, les Ghozes et les tirailleurs (T; II - p. 41).

Les Almoravides, qui fondèrent des villes fortes, multiplièrent les forteresses, surtout pour surveiller la bordure des montagnes, les grandes vallées et les lieux de passage. Ces forteresses furent parfois élevées par des techniciens espagnols. (Terrasse - T.I p. 249). Al Mansour l'Almohade faisait élever des forteresses capables de porter une nombreuse artillerie et de résister à un bombardement. (Ibid - T. II - p. 194).

Abou Debous, le dernier Sultan Almohade soumit les forteresses des rois des Beni Yedder par le feu de ses catapultes. (R. Montagne- Les Berbères et le Makhzen, p. 80).

L'armée d'Abd El Moumen, qui campait à la veille de sa mort, en 558 h, de Salé à Mehdia, comportait 380.000 cavaliers et 100.000 fantassins (El Anis T. II - p. 167).

L'auteur du Moojib, parle du secrétariat de l'Armée almohade et du Diwan militaire. (Salé 1938 - p. 162).

Parlant de l'armée almohade, Millet dit : « Dans chaque corps, les prières se font régulièrement, comme à la manoeuvre : non par piétisme, mais par une vue très juste de l'état moral de ces peuples, dont la religion est le seul lien ...Chaque tribu, chaque fraction de peuple est dirigée par ses chefs naturels, sauf un petit corps de noirs et d'arbalétriers ; rien, dans cette armée, ne rappelle ces corps de mercenaires entretenus, jadis, par les souverains oméiades ». (Les Almohades, p. 124).

Au sujet de l'expédition contre Ifrqiya, Millet écrit : « Abdel Moumen se mit en marche, dans le mois de mars 1159, à la tête, dit-on, de cent mille combattants, sans compter les valets et les goudats. Jamais expédition ne fut mieux conduite. Toute cette foule traversa les champs de blé, sans en détruire un seul épi. A chaque halte, l'armée entière faisait la prière, sous la direction d'un seul imam ». (Ibn El Athir, dans Ibn Khaldoun, t. II, p. 590, et Millet, dans Les Almohades, p. 80).

Pour la conquête de l'Andalousie, Abdel Moumen « dut se contenter de recruter, dans chaque tribu, un millier de soldats qui, plus tard, combattirent et se fixèrent en Andalousie ». (Les Almohades, Millet, p. 86).

Des Ghozz ou Kurdes, rejetés de l'Asie, étaient accueillis, avec faveur, par les Sultans almohades, à cause de leurs qualités militaires. (Millet, Les Almohades, p. 114).

Ennacer passa en Andalousie- d'après l'auteur de Dhakhira Essania (p. 41) - avec 600.000 combattants (fantassins et cavaliers), recrutés tant au Maghreb qu'en Ifrqiya.

Le Berbère Youssef, qui avait servi sur les bateaux du roi de Sicile Roger II et qui a été nommé amiral par Abou Yacoub, fit de l'escadre marocaine, la première de la Méditerranée (Histoire de l'Afrique du Nord, - Antré Julien)². La puissance de l'armée et de la flotte valut aux Almohades un prestige considérable, à telles enseignes, que Salah Eddine demanda, en 1190, le concours de la flotte maghrébine, pour arrêter les rois chrétiens sur la route de Syrie³.

Le jound mérinide comprenait les tribus zénètes et les tribus arabes. Les volontaires de la foi représentèrent l'élite de l'armée. Les Arabes fournissaient, surtout, des cavaliers, les Andalous des arbalétriers, et les Mercenaires des archers⁴.

Sous les Saadiens, El Mansour⁵, emprunta à la Turquie son organisation militaire ; il confia à des officiers turcs l'instruction de son armée de renégats, d'Andalous, de nègres, et de transfuges Ottomans. Il enrôla

²L'amiral de la flotte almoravide, Ali Ben Maïmoun, fut le premier à se rallier à la cause almohade. (Histoire du Maroc, Terrasse, t. I, p. 303).

Les Almoravides disposaient, aussi, d'une flotte non moins importante, ayant à sa tête l'amiral Abdullah Ben Meïmo un.

³Ibn Jobeir parle de marins maghrébins comme héros des escadres de Saladin. (Voyages. Trad. 1949, p. 66).

⁴Sous les Mérinides, ce furent, une fois de plus, les tribus fondatrices qui fournirent l'armature militaire du royaume; ces éléments diminuèrent assez vite, ce qui amena les Mérinides à recueillir le jound almohade.

Au premier rang, se trouvent les contingents zénètes, puis ceux des tribus arabes déportées par l'Almohade Al-Mansour dans les plaines atlantiques du Maroc; mais ce fut une réserve permanente et non une armée régulière - Les mercenaires, d'après Masalik Al-Absâr, comportaient 1500 cavaliers ghazz, 4000 cavaliers francs, un corps de 500 archers à cheval composé de renégats. 2000 arbalétriers andalous à cheval; les soldes s'échelonnaient de 60 mithqals d'or par mois, plus une monture, des armes et des vêtements, pour les grands chikhs à 6 mithqals, suivant le grade. L'armée régulière était passée en revue devant le Sultan, tous les trois mois; la solde était versée à cette occasion. Les arbalétriers constituaient le corps le plus moderne de cette armée; mais, les Mérinides se servaient de machines de siège - Les auteurs contemporains ont évalué de 40.000 à 140.000 hommes les armées mérinides, qui valaient surtout par la qualité de la cavalerie - Ces armées restèrent, pendant un siècle, les meilleures de la Berbérie. La grande base navale fut Ceuta. (Terrasse T. II - p. 71-75).

⁵Sous les Saâdiens, Al-Mansour développa et organisa la troupe de mercenaires déjà, formée sous ses prédécesseurs. A la fin du règne, en 1603, l'Anglais Henri Roberts donne les chiffres suivants : 4.000 renégats, 4.000 andalous, 1.500 Zouaoua - L'Armée aurait compté 40.000 mercenaires turcs, divisés en six corps - Suivant Roberts, le Sultan saâdien pouvait en théorie, rassembler 200.000 Arabes - Cette armée était équipée d'armement modernisé. (Ibid - T. II - p. 193-194). Moulay Ismaïl conserva les auxiliaires de ses prédécesseurs : un guich arabe, réorganisé - Le nombre des Abids inscrits était de 150.000 d'après Az-Zaïani; 14.000 pour An-Naciri. Les renégats sur lesquels nous renseigne l'un d'eux, Thomas Pellow, ont formé de petites troupes à part, commandées par des caïds également renégats; ils tenaient en général garnison dans les qasbas réparties en trois groupes : fronts fortifiés autour de tribus indociles, enceintes le long des principaux chemins de l'Empire, à l'instar du barid oriental et aussi du réseau de forteresses des califs cordouans; enfin, au voisinage de certaines villes (Ibid. T. 2, pp. 156-259) et jusqu'au XIX siècle, le guich bédouin, après de nombreux regroupements et fractionnements, restera le noyau le plus stable de l'armée chérifienne. Les cheraga, les Oudaïas et les Cherardas comportaient, théoriquement, jusqu'à Moulay Abdelaziz, 7.500 hommes de troupes permanentes; les Bouakhar, 4.000 hommes. A ce guich s'ajoutaient quatre tribus du sud. Par des engagements volontaires, on recrutait des soldats de métier, des askar, groupés en tabors, auxquels on donna à plusieurs reprises des instructeurs européens. Ce furent, au combat, les meilleurs contingents de l'Armée. (Ibid, t. 2, pp. 348-350)

En Andalousie aussi, « depuis un temps immémorial, les tribus, avec leurs divisions et subdivisions, formaient autant de régiments, de compagnies et d'escouades. Ibn Abi Amir abolit cet usage; il fit incorporer les Arabes dans les différents régiments, sans avoir égard à la tribu à laquelle ils appartenaient » (Al-Makkari Nafh-at-Tib, t. I, p. 186, cité par Dozy, Ibid, t. 2, p. 232).

Dans l'armée d'Abderrahman III, calife oméiade d'Andalousie, l'armée se composait en partie de mercenaires africains recrutés à Tanger. (R. L'Histoire des Musulmans d'Espagne, t. 2, p. 137).

Robert Ricard, dans Relation portugaise de la bataille de Salado, c'est-à-dire de Tarifa (Hespéris, t. XLIII, 1956, 1er semestre), précise que « les champs, les vallées et les montagnes étaient si bien couverts d'ennemis que les chrétiens qui se trouvaient là croyaient qu'il ne pouvait pas y avoir un plus grand nombre de cavaliers maures dans toute l'Afrique et dans toute l'Asie, et beaucoup pensèrent que Dieu montrait cela aux chrétiens pour humilier leur cœur et les punir de leurs péchés » (p. 12). Il fait allusion à la disposition de l'Armée marocaine en un triangle de 10.000 cavaliers et en 4 escadrons de 4.000 cavaliers, tous de réserve (pp. 17-18), dont 9.000 Arabes (p. 20). Le Roi du Maroc, vaincu, « repassa la mer et il réunit 120.000 cavaliers et un grand trésor que l'on évalua à 850 chameaux chargés d'or (p. 25).

des nègres dans son armée, à la suite de la conquête du Soudan. Ce sont les Abids Bouakher qui constituaient la milice marocaine.

Sous les Cherifs, le Maroc était réparti en trois commandements militaires : le Tafilalet, Marrakech et Fès ; mais, dès la fin du XVIII^e siècle, la capitale politique, Fès devint le P.C. de l'armée marocaine.

De l'Est et du Sud du pays affluaient des dizaines de milliers de volontaires qui, suivant un rythme lent et irrégulier, finirent par constituer des colonies militaires au service du Sultan. Quatre tribus guich formaient le noyau de l'armée : les Cheraga du Maroc oriental, les Oudaïa, les Cherarda et les Abid cantonnés surtout à Meknès. A ces effectifs plus ou moins réguliers, s'ajoutaient des éléments du Sous, des Abda, des

Le corps d'armée campant à Fès sous le règne d'El Mansour, comportait 22.000 dont 4.000 makhaznis. Tous étaient bien équipés (Chronique anonyme, p. 73). La cavalerie de Marrakech comptait, à elle seule, 12.000 (Ibid, p. 74).

Sous El Mansour l'Aurique, les soldats étaient divisés en six corps (Rf. Nozhet Elhâdi. Trad. Par O. Houdas, p. 196). Le Makhzen saâdien avait construit, dans le Haut-Atlas occidental, pour tenir les grandes voies de passage, des Qasbas confiées à des garnisons sûres. (R.Montagne, Les Berbères et le Makhen, p. 92).

Les Saadiens « utilisèrent pour gouverner un corps turc » et introduisirent au Maroc « l'organisation militaire des tribus guich placées sous le commandement de pachas, titre turc que l'on voit ainsi apparaître, pour la première fois dans l'Occident musulman ». (La France en A. du N, Surdon, p. 154)

Le Saadien Moulay Abdellah intégra les immigrés andalous dans son armée régulière. Son fils dit Al-Masloukh disposait de 1.800 Andalous, parmi un contingent de 30.000 (Chronique anonyme, pp. 38 et 48). Moulay Abdelmalek mobilisa, pour la première fois, un contingent de Fassis (p. 53). La même chronique fait allusion à l'existence, dans le camp saadien, d'une centaine de chirurgiens barbiers qui disposaient d'une quantité considérable de médicaments et de pansements; il y eut aussi 150 « canons » (nefd) (p. 51). Moulay Abdelmalek en avait expédié une vingtaine aux Turcs d'Algérie (p. 53). Pour affronter le combat des « trois Rois », Moulay Abdelmalek ordonna à son frère Moulay Ahmed, le futur El Mansour, de mettre sur pied de guerre tous les adultes de Fès. Il en fit de même dans toutes les villes et tribus (Ibid, p. 60).

Le Sultan Sidi Mahamad Ben Abdallah avait envoyé en Suède et en Angleterre des R'batis, pour se former de la construction des navires (Petite Histoire de Rabat, Caillé, p.132). Il avait envoyé, aussi, six cents Ait Atta (du Sahara) et quatre cents Abid du Tafilalt, à Tanger pour les exercer aux manoeuvres navales (G.Surdon, Institut;., p.85).

Sous le même règne, une mission d'experts militaires turcs entreprit l'instruction des tirailleurs de l'armée chérifienne.

Il y avait l'artillerie de forteresse et l'artillerie de campagne. Pour constituer ces corps de mohandissine (génie), Moulay Hassan envoya des étudiants à Montpellier et dans d'autres pays d'Europe. Il institua, même, un secrétariat aux Travaux Publics (d'après Campou).

En juin 1845, Moulay Abd er-Rahman décida de se donner une armée à l'euro péenne. Il désigna d'abord 500 hommes destinés, après un sérieux entraînement, à devenir instructeurs et à commander chacun un groupe de 100 recrues, de manière à former une armée régulière de 50.000 hommes. Ces soldats étaient habillés, comme les troupes turques, coiffés du fez et armés de fusils à silex, de fabrication anglaise. Ils étaient au nombre de 2.000 en juillet 1845, et, en mars 1846, de 2.700 répartis en trois bataillons de huit compagnies chacun. Mais, ce fut, là, l'effectif maximum. (Mission de Léon Roches. Note marginale p. 67).

Le sultan Moulay Abderrahmane disposait d'une armée de 35.000 cavaliers disséminés dans tout le pays. (Une mission de Léon Roches à Rabat, en 1845, par J. CAILLÉ, p. 18).

A l'occasion de l'audience accordée par le Souverain à Léon Roches en 1845, le représentant français fut accompagné par « cent cavaliers, vingt-cinq caïds, des artilleurs et des marins ». (Une mission de Léon Roches, p. 67). (Mais à la page 92, il parle pour une autre audience de 25 caïds et 25 officiers).

« En 1876, Moulay El Hassan avait réuni à Marrakech une armée considérable, 40.000 hommes, dit-on, en annonçant une expédition dans le Sous » (M. BELLAIRE, Arch. Mar, 1907, p. 334).

Sous Moulay Abdelaziz, en 1903 « Les cavaliers sont recrutés parmi les Abda, les Oudaïa, les Cheraga, les Bouakher, les Cherarda, les Rehamna, les Menabha et les Harbil. (Nahon : Propos d'un vieux marocain, Paris, 1930)

« Les Marocains se servaient de grenades qu'ils fabriquaient eux-mêmes et employaient des méthodes de guerre assez perfectionnées; leurs travaux de mines étaient dirigés par des Turcs de Candie, et pour démoraliser leurs adversaires, ils invitaient leurs chefs à venir les examiner » (Villes et Tribus du Maroc - Tanger et sa zone, vol. VII, p. 83).

Ce sont les Arabes qui ont inventé les armes à feu (G. Le Bon, Civilis, p. 516). Ibn Khaldoun précise qu'Abou Youssef le Mérinide assiégea Sijelmassa en 672 h., et « employa les engins, tonnerres et mangonneaux » (Réf. Aussi au Dhakhira Essania, p. 158). L'auteur du Holal El Mouchiah fait allusion à l'usage fait de ces engins par Ibn Abbad et Ibn Tachfine en Andalousie, en 481 h. (P. 55).

A. JOLY a fait une étude intéressante sur l'industrie des armes à Tétouan. La batterie tétouanaise est célèbre (voir schéma. Archives marocaines, 1907, p. 372).

Menabha de Marrakech, des Rehamna, des Ahmar, ainsi que les Oudaïa du Sud et de la banlieue de Rabat.

Outre ces troupes cantonnées dans les qaçba, des corps de gendarmes ou mokhaznis formaient la garde du Sultan ou des pachas. Chaque gouverneur de ville commande les troupes de sa circonscription. Le Maroc semble avoir été divisé en sept régions (ce nombre n'étant pas stable) : Tanger qui englobait Tétouan, Arzila, Figuig, Oujda...; Larache qui détache ses troupes à Ouezzan et El Ksar ; le Haouz avec Mazagan, Safi et Azemmour ; Marrakech avec Mogador, Agadir, Taroudant, le Sous, le Haut-Atlas et le Tafilalet ; Rabat avec Mehdiya et Casablanca ; Meknès avec Zerhoun ; Fès avec Taza et les Qasba du Rif.

Les camps militaires étaient, donc, disséminés dans tout le Maroc : 3.000 Cheraga, 4.500 Cherarda et 2.000 Oudaïa formaient, dans le seul commandement de Fès, une forte cavalerie qui dépendait du Caïd El Machouar. D'ailleurs, tous les hommes valides des tribus étaient susceptibles d'être enrôlés, pour constituer soit des réserves, soit des corps de troupes improvisés que le Sultan envoyait aux régions troublées.

Dans ces régions, Moulay Smail dressa, aux points stratégiques, des qaçba occupées par des garnisons de 400 à 3.000 hommes et ravitaillées par des tribus. On en compte 76, notamment dans le Maroc occidental et au Nord de l'Atlas. Le chef de chacun de ces postes militaires répondait de la tranquillité de sa zone de surveillance. Le pays connut, ainsi, comme l'affirme André Julien, une sécurité exceptionnelle.

Les registres ne semblent pas avoir été régulièrement et rigoureusement tenus, de sorte que des familles entières accomplissaient leurs obligations militaires, de père en fils, alors que d'autres y échappaient. Les Abids et les troupes du Sous étaient, par contre, astreints à un service régulier. Leurs registres étaient tenus, constamment, à jour; des spécimens de ces registres sont conservés, avec force détails, dans la bibliothèque privée d'un historien, Moulay Abderrahman Ibn Zaïdan, descendant du Sultan Moulay Smail. D'autres registres renferment le contingent des tribus; chaque tribu tient en double le registre du service militaire, à côté d'un registre pour les impôts.

Parmi les 4000 mokhaznis, la garde chérifienne comptait 300 cavaliers et 200 fantassins, en plus des éléments de la garde impériale, fournie par les tribus dites makhzen, qui dotaient aussi le pays de gendarmes, de courriers à cheval (rekkas ou msakhrine), et d'asker, répartis dans chaque ville et chaque place annexe. Mais, ce ne sont, là, que des éléments défensifs; l'armée proprement dite se recrutait dans chaque tribu qui doit, en principe, fournir un tabor de 500 hommes portant son nom d'origine. Ces bataillons représentaient 20000 fantassins réguliers, avec une avant-garde de cavaliers et une section de tabjia ou artilleurs.

Quant à l'infanterie irrégulière, qui fit preuve d'une plus grande ténacité, lors de la campagne de Tétouan (1859-1860), elle était numériquement (25000). Parfois, le tabor tribal ne contient que 300, ou même moins, selon l'importance de la tribu, dont les conscrits étaient choisis, un par famille. Au lieu d'un bataillon on a, alors, affaire à un régiment. Le Tabor de 500 est commandé par un caïd er-Reha que d'aucuns assimilent à un colonel et qui n'est, en réalité, qu'un **ac ed ertîam nu' mp**. Il est assisté d'un Khalifa (lieutenant-colonel); chaque reha se subdivise en mia de 100 hommes, commandés par un caïd el mia, assimilé à un capitaine. Le mia se décompose, à son tour, en 8 escouades de 12 hommes commandées par des mokaddem (sous-officiers). C'est, là, une organisation de principe qui n'était pas toujours réalisable, faute de recensement généralisé sérieux. Néanmoins, le vide pouvait être rempli par des volontaires, qui étaient admis à partir de la puberté (présumée à 15 ans). Pour les villes, le tabor avait une importance numérique plus grande, son effectif pouvant atteindre un millier de soldats.

Plus tard, Moulay Hassan qui, réorganisa l'armée, prit soin d'en accroître les effectifs d'infanterie, en imposant des levées, à chaque ville, à l'exception de Marrakech (témoignage du journaliste anglais Harris)

La cavalerie qui atteignait une douzaine de milliers, fut soumise au même mode de contingentement et de répartition ; le tabor s'identifiait, en principe, à une sorte d'escadron de 600 cavaliers. La cavalerie n'entrait en action qu'en cas de nécessité, alors que l'infanterie se tenait en permanence sur pied de guerre.

Une bonne partie de ces cavaliers n'était levée que par contingentement tribal, et en cas de force majeure. En temps de paix, cette cavalerie ne représentait que des gendarmes montés, des gardes à cheval, répartis entre les diverses places. Quant à l'artillerie, le nombre de ses effectifs variait entre 2.000 et 4.000 hommes, dont une partie cantonnait à Fès et à Oujda. Pour ses expéditions, le corps des tobjia disposait d'une vingtaine de batteries krupp Schneider ou à âme lisse et de mitrailleuses Maxime. L'infanterie faisait usage de fusils à répétitions Chassepots ou des Martini-Henry, fabriqués à Fès, à la cadence de 5 fusils par jour. Le cavalier employait la lance, le revolver, le pistolet, le sabre, l'épée, le poignard et des fusils.

Pour équiper les tribus, à qui incombait la défense du territoire, le Sultan entassait, à Fès, des armes de toutes sortes. Moulay El Hassan, soucieux de réaliser l'équilibre entre les grandes puissances, confia à un Anglais le commandement d'un régiment, à une mission française l'instruction militaire, à des officiers italiens la direction d'une fabrique d'armes à Fès et à un ingénieur allemand la construction d'un fort à Rabat.

Le Ministre de la guerre administrait l'armée, dont le commandant en chef restait le Caïd El Machouar, attaché à la personne du Sultan.

Le Général en chef est le Caïd Et MEHALLA,⁶ c'est-à-dire le commandant de la colonne expéditionnaire auquel étaient subordonnés les colonnes, les centurions et les moqqadems, avec les policiers de camp et les officiers de paix, qui suivaient la colonne. Le Caïd El Asker, qui était un général d'armée, finit par faire fonction d'intendant (amin), subordonné au général en chef, Kebir El Mehella.

Les casernes existaient, surtout, dans les grandes villes. Ailleurs, les soldats campaient, sous tente, en dehors de la ville.

L'instruction⁷ se faisait à l'anglaise ou à la française, à Fès, à Rabat et à Tanger. Les ingénieurs marocains étaient - d'après René Leclerc - auquel nous avons emprunté de précieux renseignements - « des jeunes gens envoyés dans les régiments du génie en Europe, à Montpellier, par exemple, pour s'initier aux travaux de tranchées, de sape et de mine. Quelques-uns en reviennent instruits » (René Leclerc, situation économique et commerciale du Maroc en 1907). 4 jours sur 7, l'armée s'exerçait sur le terrain de manoeuvre, soit hors de la ville, comme à Fès, soit sur les glacis des forteresses, comme à Tanger⁸. Mais, le sens de la discipline faisait, parfois, défaut, surtout quand les soldats percevaient une paie irrégulière. Le soldat était réprimé par emprisonnement pour les infractions à la police publique et était mis aux fers, quand il commettait un acte de brigandage, au camp ou au détriment d'une tribu. Les permissions s'accordaient

⁶Pour réduire l'agitation des tribus, le Makhzen a coutume d'installer sur le territoire désigné une mehalla » (La France en A. du N., SURDON, p. 209).

⁷Le lundi, Moulay Hassan « assistait à des exercices d'école à feu d'artillerie..., le mercredi, il passait les troupes en revue pour en contrôler les effectifs » (La France en A. du N., Surdon, p. 201).

Les gens de Fès passèrent en revue leurs troupes, aux premières années de l'avènement alaouite, à Bab Ftouh (Istiqa, t. IV, p. 16).

Sous Moulay Abdel Aziz, la revue des troupes a lieu à la Msalla, au champ de mars, qui sert chaque matin, de champ de manoeuvre, à une partie des troupes. (Dans l'Intimité du Sultan, p. 174).

⁸Dans une partie de la zone Nord, le khoms était une unité de combat. Chaque khoms comprend une société de tir dirigée par un moqaddem et un véritable drapeau d'une couleur déterminée, et, sur lequel sont brôdés en arabe les mots "...il n'y a de dieu que Dieu » (Villes et tribus du Maroc - Rabat et sa région, t. IV, p. 182).

Mechra 'Rmel est près de Sidi Yahia du Gharb (sur la route de Port-Lyautey à Meknès, par Petitjean). C'est un point différent de Mechra 'Remla, qui est dans les environs. Il y a là de nombreuses terres qu'on appelle douars des Abids. (Notes sur l'Histoire de l'Atlas en marge de la Rihla du Marabout de Tasaft, par le Cl Justinard, 1940, p. 51).

Quand le prince Mérinide remportait une victoire sur les chrétiens, le pavillon est mis en berne, sur les minarets de la Qaraouyène à Fès et la Koutoubia à Marrakech (Eddhakhira Essania, p. 173).

D'après Caillé, si le caïd en chef touchait 500 frs par mois, en 1905, la solde mensuelle des caïds mia était seulement de 12fr.5, celle des moqaddems de 5 frs à peine (Petite Histoire de Rabat, p. 77).

Le produit Meks (droits de marchés, de portes, droits sur tabac) qui s'élevait, du temps de Sidi Mohamed Ben Abdellah, à 500.000 mitqals, soit 2.500.000 francs, « servait à payer les dépenses de costumes, de selles, d'armes, de couture pour les soldats, la mouna des troupes, etc... » (El Istiqa, trad. FUMEY, t. II, p. 97). Les douanes de chaque ville payent les troupes de cette ville. (M. BRLLAIRE, Arch. Mar., 1907, p. 226)

facilement. Les méthodes d'instruction variaient d'une dynastie à l'autre. Moulay Smail, qui créa une puissante armée, grâce à laquelle le Maroc fut pacifié, pour ne plus bouger pendant longtemps, institua un système rationnel d'entraînement militaire et une sorte de préparation des services du génie. Il constitua un véritable dépôt de remonte. Le petit négroillon commença, dès l'âge de 10 ans, à apprendre un métier et, on en faisait des muletiers puis des maçons. L'apprentissage militaire débute, vers la quatorzième année, par des exercices d'équitation, pour finir à l'âge de 15 ans, par le tir à l'arc et au mousquet. Une relève régulière à Tombouctou venait grossir les rangs de cette armée qui comprit jusqu'à 150.000 hommes, dont 70.000 au camp d'entraînement de Mechra-Er-Remel, 25.000 à Meknès où ils constituaient la garde du Sultan ; le reste de l'armée était cantonné dans les enceintes (kasba). Outre l'armée noire, Moulay Ismail organisa militairement, en les encadrant par les Abids, des « volontaires de la foi », Le Sultan comptait libérer les ports marocains de l'occupation chrétienne et de l'influence turque. C'est ainsi que « les moujahidines » reconquirent El Mamora en 1681, Tanger en 1684, Larache en 1689 et Arzila en 1691. Par la suite, aucun chef de bandes turc ne put pénétrer au Maroc par les Ports du Gharb.

D'autre part, chaque ville avait une garnison constituée par un détachement, qui dépendait directement du Commandement Central.

Néanmoins, le pacha pouvait réquisitionner ces troupes, en cas de nécessité.

Le jour, les soldats montaient la garde, aux points importants de la ville et devant les édifices publics. Ils étaient assistés, la nuit, par des assâs civils, au nombre d'une cinquantaine qui se relayaient.

Le corps des sentinelles étaient inspecté par des caïds El Mia. Les patrouilles de nuit, comprenant chacune quatre hommes, étaient conduites par le Caïd Ed-Dour (officier de police). Elles pourchassaient les ivrognes, les vagabonds et les filles publiques qu'elles renfermaient les uns à la kasbah, les autres à la prison des femmes).

A l'extérieur de la ville, les fonctionnaires militaires étaient postés par groupes, sous des tentes, et les gardiens civils s'installaient sur les principales pistes, qui aboutissaient à la ville. Il existait des variantes, selon l'importance des centres. Les forces militaires, dont disposait le Caïd à Casablanca, se composaient d'une trentaine de mokhaznis ou gendarmes montés, fournis par les tribus guich, plus 50 canonniers et un tabor d'infanterie régulière (asker), commandé par un caïd Reha (maître de camp), deux caïds Mia (centurions) ; et quelques moqqadems ou moniteurs.

Dans les autres villes, le pacha, qui prend la tête de la cavalerie, s'appelait le Bacha Guich ou Le caïd El Guich.

L'uniforme consistait en une culotte de toile bleue et une veste rouge. Le fantassin portait un uniforme couplet en drap ou en grosse toile : veste rouge ou verte, pantalon bleu, gilet et tarbouche rouge. L'officier porte une chemise à larges manches, deux longues tuniques, l'une en drap et l'autre transparente, un tarbouch et un bournous léger. Le drapeau marocain était blanc, au début, par analogie avec celui des Fatimi et des Omeyyads (à l'encontre du pavillon abbasside, d'abord noir, puis vert). En effet, le pavillon des princes sanhaja était en soie multicolore ; mais, à l'avènement des Almohades, il devint blanc ; de même sous les Mérinides et les Saadiens. Les Alaouites choisirent le rouge comme les Turcs. Au temps de Moulay Ismail, les drapeaux sont hissés chaque matin, l'étoile verte est toute récente (Dahir de Moulay Youssef)

La paie variait : un mokhazni ne touchait, jamais, moins de 2 francs par jour ; en expédition, il touchait un douro (5 francs). Un fantassin percevait 1 peseta, par jour, à Tanger et 0 fr 75 Hassani à Fès. Le vendredi, on devait verser aux soldats une moitié de la paie journalière, en plus.

Ailleurs, le fantassin ne touchait pas plus de 0 fr. 40 ; la solde du moqqadem pouvait atteindre 1 fr. 50, par jour ; le caïd Mia, 2 fr.50, le caïd Er Reha, 4 fr. 50. Les veuves des soldats de l'armée régulière recevaient une pension (Leclerc). Le soldat au camp, bénéficiait d'une ration de pain, d'autres rations de semoule, de beurre ou d'huile, et, aussi de viande, les jours de fête.

Ainsi, quoique mal organisée et parfois précaire, l'armée marocaine a joué admirablement son rôle dans la défense de l'intégrité du Maroc qui, grâce à elle, a pu conserver sa pleine indépendance, tout au long de son histoire.